

Sournoiseries

J. F. Dowd

Volume 44, numéro 1 (255), février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dowd, J. (2002). Sournoiseries. *Liberté*, 44(1), 119–129.

Sournoiseries

J. F. Dowd

Les livres les plus forts sont le fait d'un attaquer imprudent, cynique, étranger à la commisération, auquel succède un autre homme, le même en vérité, mais pénitent, rétabli dans l'amitié de ses pairs et le soin de ses habitudes sans profondeur. S'étonnera-t-on, à ce compte, que l'objet-livre devienne bientôt le meilleur – et souvent l'unique – compagnon de son auteur ? C'est que le livre enveloppe, divertit, oblige sans attendre, prête son flanc de pâte végétale, sa couronne de petits fils scintillants comme jamais – forcément – ne sauraient le faire le confident, l'amante les plus compatissants. Oui, ce petit rectangle d'imprimé, même altéré par les goûts ou par la pruderie d'un éditeur, on y trouve l'ami de peu d'orgueil qui accepte sans broncher les profanations, puis reçoit sans s'humilier les excuses.

ooo

Pas la plus fruste lumière pour délier les contours d'une réalité connue, rien de quoi dégrafer un sourire aux énigmes de chaque jour : je parle de ces poèmes obtenus par forçage à l'obscurité (comme les endives ?), dont on professe qu'ils induisent aux arcanes de notre subconscient, qu'ils trahissent les ridicules de l'âme, les claquements de fouet du désir, qu'ils dénoncent nos empâtements dans les âges inavouables. Ne nous attardons pas sur ce qu'il est facile de frimer lorsqu'on prend pour motif ce qui règne dans le noir. Fermons les yeux sur le laisser-aller des démiurges modernes qui, au lieu d'évoquer avec franchise un mystère – ainsi qu'il conviendrait à la poésie –, évoquent mystérieusement une vérité accessible à tous. Reste l'interrogation principale : comment tant de mysticisme, de profondeur, ne peuvent-ils échapper aussi bien aux récompenses mondaines, à l'esprit de lucre d'éditeurs généralement peu désintéressés ?

ooo

« **Écriture** : *n. f.* ; artisanat anxieux où les mains ne profitent pas tant de l'habileté que de la patience. V. **chaise droite, solfège** ». Mais la patience s'effrite en notre époque d'hallucination cathodique, comme on peut le reconnaître par la quantité de poésie que voient nos professionnels de la publication, que ce soit dans les foires du livre, les marchandages à forme d'interviews ou encore sur les plateaux de télé où officient les crieurs de la culture. Un tel foisonnement d'ouvrages – qu'on dirait parfois *sursignés* tant leur auteur occupe de place à l'avant-scène –, voilà de quoi se demander si l'habileté et la patience n'ont pas été avalées définitivement par un régime où seule compterait la

visibilité. En vérité, le fait même de se questionner tient de l'attachement ou de la pudeur, les mêmes qui nous font pardonner à une femme d'avoir eu des galants en quantité pyramidale... On connaît trop la logique du ici-maintenant, les bonheurs sans mémoire qui prévalent sur le prestige de la durée et de l'intégrité.

ooo

Poussons l'idée plus loin (nous avons le temps, nous ne sommes pas à la télé) : peut-être est-ce l'intuition de ce qu'il porte en lui une patience d'exception qui porte un auteur, aujourd'hui, à faire paraître son livre en l'accompagnant de son patronyme, de sa photo – et surtout à l'assortir, ce livre, d'une exégèse qui fait la part belle aux incidents biographiques, retenues et fouteries sans grande particularité, à nulle autre fin, en somme, que publicitaire. Dans notre siècle d'information torrentielle, l'auteur à succès serait celui qui maîtrise tout ensemble les aptitudes aux parlers prompt et tardif, que Montaigne attribuait jadis respectivement aux hommes de loi et aux prêcheurs. Demiurge souffreteux dans ses quartiers d'hiver, affichant tous les indices d'une activité transfigurante, voilà le romancier, sans même qu'on le lui ait demandé, secoué par le retour d'une exaltation cyclique, revenu en ville avec ses tics, ses affectations, coiffé par les soins de professionnels, mâchouillant la syntaxe avec des délices de pâtissier, évoquant la nécessité du recueillement et de l'application sous les éclairages brutaux, les soulignements de la télé dans le cadre de ce qu'on appelle comiquement la « saison littéraire ».

ooo

Promenade le long des étals d'une librairie : de brefs enlacements de mots qu'on a voulu (il faut croire) poétiques, des romans de commande où les fouteries occupent une place saisissante, des réflexions tortueuses, emphatiques, des vérités de panonceau ont été saisis, pétrifiés par l'électronique, projetés dans un espace sans pudeur, puis (ici, on anticipe mais à peine) il ne tardera pas qu'ils passent au pilon après avoir reçu leur lot de rubans forains et de félicitations de chapelle. Il n'est pas jusqu'au métier même de l'écriture qui consent aujourd'hui aux facilités du commerce : bureaux à surface noueuse réduits à de simples tirettes, couinements de la plume relégués à l'histoire par la mitraille des touches plastifiées, ouvrages entiers dictés par leur auteur à un appareil électronique, sorte de machine à réfléchir qui ménage les phrases en propositions statistiquement proportionnées.

ooo

Où donc sont les sagas, les gestes, les mensonges homériques, se demandera-t-on ? Où donc sont les histoires qui avançaient d'un pas complet, étrangères aux offices de la publicité ? Comment expliquer que les auteurs (poètes, romanciers, essayistes) se penchent sur si peu à l'aube d'un millénaire pourtant prodigue de miracles ? Est-ce la pudeur de l'amnésie, de l'ignorance, qui nous conduit à ne plus parler que de ce qui est éternel – et anodin – comme l'herbe ?

ooo

Ce que les exégètes apprécient, commentent, sanctionnent par des cotes ou de petites étoiles, ce sont les coquetteries d'un auteur beaucoup plus que le procès de la création ou la surprise de l'eau initiale : c'est le tour d'honneur du sprinter qui brandit ses couleurs nationales et montre bien haut ses baskets commandités. On aura dit fort peu des sacrifices qu'il a consentis, du tremblement des hormones, de l'appareil des neurotransmetteurs qui l'ont fait ce qu'il est, qui l'ont forcé, en quelque sorte, à la différence. Les prix et les récompenses, par essence ponctuels, devraient faire figure de bizarreries, quand ce n'est pas de nuisances, au sein des engagements et des désengagements, des volontés et des renoncements que l'intéressé a soutenus au long d'une irréductible patience. C'est à peine si les résultats qu'on célèbre avec émotion devraient avoir été entrevus par cet auteur, que les obligations et les commandites désorientent. Baudelaire : « Si un homme a du mérite, à quoi bon le décorer ? S'il n'en a pas, on peut le décorer, parce que [cela] lui donnera un lustre ».

ooo

Le génie de la langue, ce n'est pas cet ordre dont plusieurs tâchent à se distraire dans leur quête du solécisme imprudent ou de la curiosité durable. Le goût baudelairien du mal reçu, du jamais vu, l'avidité adolescente pour ce qui fait chavirer, on l'a vu trop souvent confiner, en effet, à des formules subtiles autant que des vestes de jockey, trouvailles de panonceaux venues d'écrivains gagnés par des fièvres de passade et qui valent à peine mieux que la pâte dont est fait le papier de leurs livres. Certes, il faut admettre, à la décharge de nos rhapsodes colloquistes et demandeurs de

bourses, qu'ils sont pour la plupart les fruits d'une école indécise comme eux, obligeante, qui manufacture les réussites. Mais je m'égaré. Le génie de la langue, pour revenir à notre premier emportement, commande une patience qui a mal vieilli. Au contraire de ce que bon nombre voudraient croire, il ne se manifeste pas dans l'ordre que l'on fuit mais dans celui que l'on rejoint. C'est une borne où l'on nous attend depuis les débuts de la langue. La tournure qu'on avait entrevue comme un écart, après vérification au *Littré*, on s'aperçoit qu'elle est l'invention de tel auteur de tel siècle – barbare, primitif, inconcevable... Montaigne était familier de ces récurrences, ces miroitements : « s'il m'advient, comme il faict souvent, de rencontrer de fortune dans les bons auteurs ces mêmes lieux que j'ay entrepris de traiter, [...] à me reconnoistre, au prix de ces gens là, si foible et si chetif, si poisant et si endormy, je me fay pitié ou desdain à moy mesme » (*Essais*, I, XXVI). Reste la consolation d'avoir rencontré du moins, dans cette éternité du métier de l'écriture, les spéculations, les étincellements ou les complaisances d'un grand auteur, ce qui justifie (jusqu'à la prochaine fatigue...) nos errances, nos frustrations et cette pathologique obsession à la franchise.

ooo

Montaigne, entre ses heures d'effacement dans la « songeuse librairie », s'en allait, à heure fixe, entre les parois d'un passage très étroit ménagé dans le galbe de sa tour et qui filait en contrebas sur à peu près trois mètres. Là, plié Dieu sait comment dans ce réduit surréaliste, au plâtre incertain, il pouvait regarder l'autel, la croix, les servants qui s'affairaient à préparer la messe, toutes représentations

symboliques, opérantes, d'une certitude à laquelle il s'était colleté, lui, sans cérémonie, peut-être sans savoir. Nul doute que les familiers de l'essayiste trouveront une émotion plus vive à emprunter eux-mêmes ce passage – utilitaire, humain – qu'à visiter la librairie que l'on a reconstituée avec des meubles d'époque un peu suspects, des sentences repeintes au stencil, partout une propreté invraisemblable, dans l'esprit touristique qui guide aujourd'hui nos déplacements. On verra aussi à soupeser la clef noire, démesurée, qu'il faut manœuvrer longuement avant que la serrure la reconnaisse et à laquelle on serait tenté de prêter valeur de symbole une fois qu'elle a ouvert aux trois étages de la tour. (Dix francs la visite. Tarif de 1988, sûrement changé depuis.)

ooo

Depuis la première brassée d'aventures, la première charade conçue par les marcheurs homériques de nos traditions, ce sont encore, à peu de surprises près, les mêmes histoires racontées par les mêmes médiums, schizophrènes inspirés, manipulateurs habiles, prédicateurs dont la magie noire rayonne à partir de dispositions chromosomiques (à peine faut-il tramer un peu plus serré qu'au temps des crédulités).

ooo

Le petit drame pour un écrivain qui se sait valable, c'est d'avoir à vivre et écrire auprès des auteurs publicitaires de son temps qui mobilisent tout et ne laissent aucune place à

la valeur de sa discrétion, à la profondeur de ses silences, perdus dans les palabres et les boniments.

ooo

Le père de mon père, homme bon et accommodant, discret dans la fermeté, prudent dans la tendresse – curiosité de droiture dans un pays flexueux –, nous parlait des arcanes de la production de la viande à échelle industrielle dans l'entreprise où il avait exercé son métier. Chaque usine affecte, disait-il, des employés à la tâche apparemment sur-réaliste de la *surveillance du gras*. On sait qu'il existe des quotas gouvernementaux quant à la quantité maximale de graisses que doit contenir la viande avant de ne plus pouvoir légalement (moralement ?) porter le nom de viande. Un employé se tient donc proche d'un convoyeur sur lequel s'avancent les viandes fraîchement débitées. Il ne quitte pas des yeux un écran cathodique où la quantité de gras se trouve mise en relief par un procédé ultraviolet. De nos jours, un ordinateur calcule à la seconde le pourcentage moyen du gras et l'indique en manière de légende sous l'image des viandes qui défilent avec des formes amibiennes (bleues, mauves, blanches...). Supposons que le Ministère admet jusqu'à 70 % de gras animal dans telle catégorie de viande, mettons le bacon, et que le compteur n'en indique que 63 %, l'employé plonge alors à grandes fourchetées dans un baril de suif placé à ses côtés et constamment réapprovisionné, puis il ajoute ce qu'il faut pour arriver au compte avant l'empaquetage. (Le lard a l'avantage d'être gratis, on l'aura deviné). On se retient difficilement d'imaginer le ministère de l'Éducation remplaçant celui de la Santé, l'employé d'usine cédant sa place à un

intellectuel tout aussi servile, dans un environnement – politique, scolaire... – où le bacon même réclamerait sa place sous le plastique givré des emballages.

ooo

Restauration rapide. D'abord, les endroits où les destins se croisent pour le rite doivent être visibles de très loin (car il faut arrêter des fourgonnettes prises, on dirait, de leur propre hâte, lancées vers des promesses de plus en plus lointaines...) ; à cet effet, les enseignes au néon sont indispensables comme la respiration sur les rues marchandes des grandes villes. On ne s'attarde pas longtemps sur les plates-bandes réglementaires, serrées entre l'asphalte des parkings, qui n'ont d'autre fonction, du reste, que d'interdire qu'on se dirige ailleurs que vers l'entrée principale. On constate ensuite, à travers le vestibule vitré, que ce sont le brun et l'orangé qui se répandent dans le décor, couleurs faciles, organiques, qui nettoient les particularismes. On s'assied sur du plastique moulé, de la cuvette variqueuse propres à décourager les attermoissements, à exclure toute autre approche que celle des surfaces. Une musique sans relief achève de consommer l'inconfort. Rien, ici, n'est habitable pour l'âme. Arrive le plat. De quelle imagination sordide est venue l'idée de rendre les pains flasques par vaporisation ? Et ces frites qui font penser à des circonvolutions cérébrales, figées en un seul plan par une sauce totalitaire ? Quelle jouvence trouve-t-on dans cette liqueur étrange, sulfureuse, aux couleurs de ce qui passe ? Mais, les questions à peine posées, on a emballé le tout déjà en cinq ou six goulées. (Certains auront pris du moins une bonne bière, sirupeuse, ample, poétique, qui reconduit la soif juste ce qu'il

faut – avec un bourdonnement qui fait rempart contre le silence des astres.)

ooo

« J'ai connu au mitan de ma vie cette pincée des mots parfaits, ces mains discrètes de femmes serrées sur les miennes avec les regards décantés de l'expérience ou ceux, formidables, de la jeunesse... ». Ainsi entendait-on se targuer un poète, aveuglé par ces privilèges de passade. Il ne semblait pas faire cas de ce que ces émotions imprévues, transformantes, ne l'auraient chaque fois atteint qu'après un long ressassement et que les mains sexuées qui le sollicitaient se seraient vite détramées devant les inconforts séculiers qu'il ne conjurait que par l'exercice de son art.

ooo

Son existence se résumait à une équation où le simple fait d'être heureux, où le simple fait d'être n'avait pas de part. L'équation mettait en rapport – toujours inégal, inquiétant – ce qui lui restait à vivre et ce qui lui restait à faire. Les plaquettes répandues sans bruit qui avaient rendu visibles ses heures de fascination, de griffonnage, l'écriture journalière avec ses surplombs, ses fatigues, cela n'apportait ni répit, ni gratification, mais s'ajoutait plutôt au travail de remembrement qui l'attendait dans l'avenir.

ooo

Si quelques-unes seulement de mes écritures prennent moins vite que moi les traits de la décrépitude, ne

vont-elles, ces petites choses, me signaler ma disparition, mettre en lumière l'agonie qui me guette ? Que faire devant cette embuscade qu'on se destine à soi-même (d'autant que l'âge, paraît-il, corrompt l'effet négateur des stupéfiants) ?

ooo

Arrive une hauteur où le briquetier consciencieux travaille à *bout de bras*, ne règne plus sur sa petite théorie de briques alignées et sur la pâte gommeuse qui les assemble. Il lui faut alors secouer son vertige, sauter à terre, remembrer les échafaudages, puis se remettre à ses fins un étage plus haut, après s'être habitué à ce nouveau surplomb. Leçon peu suivie par nos littéraires.

ooo

À quoi vont te mener les délires de l'agonie (et de la stupéfaction chimique), vers quels plafonds ou firmaments, au cœur de quel livre laissé un jour entrouvert lorsque la négligence ou quelque amoureuse distraction t'avait rappelé au monde ?

ooo

Le voici donc arrivé, Celui dont on ride à mains sableuses le vêtement liséré, allongé de fibres banales, avec la foi d'en retirer quelque promesse. Mais pour quelle laine, à cette heure, quel arrêté des astres à désenchevêtrer ? Quelle risée de geais, de mésanges qui autrement n'aurait pas eu lieu ?